

d'ailleurs sans préjudice des profits que l'œuvre a pu tirer des progrès réalisés par la recherche depuis dix ans et des débats suscités par les vues mêmes, toujours si suggestives, de M. Baron. Plusieurs chapitres se trouvent de la sorte complètement rénovés et la plupart, notablement remaniés. L'auteur a eu enfin l'heureuse idée de rassembler, sous forme d'« épilogue », ses conclusions touchant « la nature et la signification de la crise » que ses enquêtes ont su mettre en évidence dans les générations qui connurent le passage du Tre- au Quattrocento.

Le secret de la solidité comme de la nouveauté des vues de H. Baron se trouve dans l'égalité d'aisance avec laquelle il manie les méthodes de deux disciplines trop généralement cultivées de façon séparée : l'histoire littéraire et l'histoire politique. Le « républicanisme » des Florentins des environs de 1400 notamment n'apparaît plus comme une mode ou une manie livresque, sans liens avec le contexte social ou économique, mais plutôt comme la première manifestation de la laïcisation de la politique, comme un affranchissement des conceptions théologiques et des idéaux du moyen âge, encore si prédominants dans l'œuvre de Dante.

Tout en multipliant les approches pour saisir dans toute sa riche complexité la nouveauté de la Renaissance, H. Baron demeure cependant fidèle à ses premières curiosités : Leonardo Bruni est resté au centre de son livre comme au cœur de ses préoccupations. C'est même l'étude approfondie du grand chancelier, élargie aux dimensions de l'univers où son action s'est exercée, qui a progressivement conduit l'historien à l'édification de l'admirable synthèse, dont on est heureux de saluer aujourd'hui la mise au point définitive.

François MASAI.

**Proverbia sententiaeque latinitatis medii aevi.** Lateinische Sprichwörter und Sentenzen in alphabetischer Anordnung, gesammelt... von Hans WALTHER, Teil 4: Q-Sil. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1966. VII-1055 pp. (*Carmina medii aevi posterioris latina*, II, 4).

Si admirable que soit la généreuse devise du Taciturne *Rien ne sert d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer*, la science n'a pas le droit de s'en contenter !

(Le MOYEN ÂGE,  
t. LXXXIV, 1968)

Ici, quand on entreprend, il faut être assuré de poursuivre jusqu'au bout. On prévoyait quatre tomes pour ce recueil de proverbes et de sentences latines (les deux premiers ont fait l'objet d'une récénsion qu'on a pu lire dans cette revue, 1966, pp. 362-365), et voici qu'à la fin du t. IV nous en sommes à *Silvis ingestus lepus esus erit tibi prestus* (29.635).

Un seul tome suffira-t-il à contenir les proverbes de *Sim* à *Z*, les compléments annoncés et les tables sans lesquelles la consultation d'un répertoire aussi copieux resterait souvent infructueuse ? On verra combien elles sont indispensables en feuilletant le présent tome où abondent les *initia* tantôt peu, tantôt non significatifs : *que* (= *quae*, qu'il faut donc chercher à la suite de *quadrupes*), *quam*, *quamvis*, *quem*, *qui*, *quis*, *raro*, *res* (à ses différents cas), *sepe* et *sepius*, *sed*, *semper*, *si* ... etc. dont bon nombre avec des occurrences particulièrement fréquentes : les proverbes en *qui* occupent les n<sup>os</sup> 23.818 à 24.971 ; ceux en *si* les n<sup>os</sup> 28.211 à 29.445 ; encore ces chiffres sont-ils fallacieux, car ils ne tiennent pas compte des proverbes affectés d'un indice *a*, *b*, *c*... et parfois d'un double indice *a1*, *a2*, *a3*, etc. Or, ces intercalations, si nous nous fions à quelques sondages effectués sur les proverbes en *quando*, en *quid* et en *sic*, nettement moins nombreux mais qui le sont assez cependant pour fournir des éléments d'appréciation valables, gonfleraient de 40 et parfois de 50 % les chiffres fournis par les numéros d'ordre.

Dans cette énorme masse de matériaux, nous ne nous attacherons pas à chercher quelques inévitables coquilles ; elles ne tirent pas à conséquence : ainsi, en dépit de la physionomie germanique que lui donne la simple substitution d'un *G* à un *Y*, l'Anselm v. *Canterburg* cité p. 893, s.n. 28.585 n'égarera-t-il pas le lecteur sur sa véritable identité !

Signalons néanmoins quelques erreurs de classement, difficilement évitables dans ces travaux auxquels on n'arrive jamais à mettre le point final : un compilateur scrupuleux découvre toujours des choses qui ont échappé à son attention et qu'il faut insérer dans le recueil *in extremis* et probablement sur éprouves ! C'est ainsi que quatre proverbes en *satius* (27.549 *a* - 27.549 *a3*) qui ont été intercalés par erreur au milieu de ceux en *satis* devront être reportés à leur vraie place, où l'un d'eux d'ailleurs figure déjà avec de légères variantes (27.553*b*) ; un autre (27.554*a*) s'y retrouve tex-

tuellement mais suivi de références différentes. Le même accident s'est produit pour le 27.034, à reporter au 27.034b, ainsi que pour le 28.301, à reporter au 28.304, ici encore avec des références différentes. Mais pour peu que les utilisateurs d'un tel ouvrage ne se contentent pas de le consulter hâtivement, ils découvriront bien vite sous des formulations voisines les proverbes qui s'y sont quelque peu égarés.

Pour notre part, nous nous inquiéterions plutôt de l'intrusion dans un pareil *corpus* de locutions qu'il faudrait dénommer « proverbiales » plutôt que proverbiales. Nous nous sommes expliqué à ce propos dans la recension des deux premiers tomes. Pour éviter tout malentendu, il eût été souhaitable qu'au moment de livrer au public le résultat de tant de recherches (en 1931 déjà, M. Walther n'offrait-il pas aux lecteurs de l'*Hist. Vierteljahrschrift*, t. XXVI, pp. 295-311, une étude intitulée *Lateinische Verseintrage in einem Vocabular des 15. Jhdts* ?), on ait nettement défini ce qu'il fallait entendre par proverbe. Une formule bien frappée n'en est pas forcément un ; à ce compte, il suffirait de recueillir et dans les fables, les morales, et dans les dialogues des œuvres dramatiques, combien de répliques ! Il semble justement qu'un proverbe ne commence à exister comme tel que du jour où, ayant rompu ses attaches avec son contexte, il poursuit, indépendamment de l'œuvre dont il est issu, une carrière autonome mais non moins féconde. Reconstituer le lien brisé, rechercher la paternité de ces bouts de textes qui ont proliféré en marge de la filiation régulière telle qu'on la suit dans la tradition manuscrite\*, tel est le vaste champ qui s'offre aux recherches des érudits. Doivent-ils par surcroît glaner dans leurs lectures des « proverbes » qui n'ont pas fait la preuve de leur viabilité ?

Il est fort peu probable que

*Si desunt vires, regnabunt undique fraudes* (28.431)

ou que

*Quo videas iuvenem quod habet senior mulierem*

*Hospitium tribui tibi non poscas iteranti.* (25.721)

---

\* On en trouvera un exposé d'ensemble pour ce qui concerne les littératures médiévales de l'Europe occidentale dans le t. II de la *Geschichte der Textüberlieferung der antiken und mittelalterlichen Literatur*, Zürich, Atlantis Verlag (1964).

aient jamais été reçus pour tels, vu la diffusion très restreinte de l'*Ecbasis* et du *Ruodlieb*.

On sait par contre l'usage que les écrivains de la fin du moyen âge ont fait des proverbes qui leur fournissaient les lieux communs à partir desquels ils se livraient à leurs prolixes amplifications. Ceux que cite un Jean de Schoonhoven, dont le *de contemptu mundi* a naguère été publié et commenté par M. A. Gruys (*A.L.M.A.*, t. XXXIII, 1963, pp. 35-97) étaient, eux, vraiment entrés dans le domaine public ; on les attribue à un *quidam dictator* ou à un *quidam versificator* ! Signalons qu'aux références rassemblées par M. Walther sous le n° 25.440, il faudra ajouter celle du *De cursu monachi* (*l.c.*, p. 63, note) ; de plus, Jean de Schoonhoven complète les deux vers de notre *corpus* par les deux suivants :

*Vite si curte memor esse velis, male cur te  
Vivere non tedet tum vita reum mala te det.*

Ailleurs (*l.c.*, p. 61), voici trois vers qui ont échappé aux investigations de M. Walther :

*Si vis salvari, hec sint tibi causa salutis,  
Pro nece tu pensa, bene fac, macra sit tua mensa  
Et fuge peccata : sic fit tua vita beata.*

Chez Jean de Schoonhoven aussi, on voit l'utilisation qui est faite d'un motif :

*Cattus amat pisces, sed non vult crura madere*

qui apparaît chez Egbert de Liège et se retrouve, avec quelques variantes, dans le ms. de Bâle A XI 67 utilisé par J. Werner, et ailleurs encore (voir s.n. 28.964).

Ces quelques notes suffiront-elles à donner un aperçu, bien insuffisant assurément, des services qu'on est en droit d'attendre de l'instrument de travail dont M. Walther est en train de nous doter ? On ne manquera pas d'associer, dans un même sentiment de gratitude, les éditeurs Vandenhoeck et Ruprecht qui en assurent la réalisation.

M. HÉLIN.